Émeline Marquis et Alain Billault (dir.)

Mixis
Le mélange des genres chez Lucien de Samosate

Demopolis

1. Le mélange des genres dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*

Alain Billault

DOI : 10.4000/books.demopolis.2142
Éditeur : Demopolis
Lieu d'édition : Paris
Année d'édition : 2017
Date de mise en ligne : 1 octobre 2020
Collection : Quaero
EAN électronique : 9782354571535

OpenEdition Books
http://books.openedition.org

Référence électronique
BILLAULT, Alain. *1. Le mélange des genres dans À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »* In : *Mixis : Le mélange des genres chez Lucien de Samosate* [en ligne]. Paris : Demopolis, 2017 (généré le 09 juin 2023). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/demopolis/2142>. ISBN : 9782354571535. DOI : https://doi.org/10.4000/books.demopolis.2142.

1

Le mélange des genres dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*

Alain Billault

De la lettre au traité, de l'éloge au pamphlet, du discours au récit, du dialogue à la comédie, nombreux sont les registres et les genres littéraires que Lucien a pratiqués. Non content de déployer son talent dans chacun d'entre eux, il les a aussi délibérément mélangés. Il a revendiqué ces mélanges et il en a même fait, à l'occasion, la théorie. Il en a parlé, en particulier, dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*. Comme, dans ce texte, Lucien s'adresse à un homme (qu'il ne nomme d'ailleurs pas), on a émis l'hypothèse que c'était une sorte de lettre ouverte[1]. Mais il s'agit plutôt d'un prologue, d'une *prolalia*, l'un de ces brefs discours par lesquels les orateurs de la Seconde Sophistique introduisaient leurs déclamations en donnant un aperçu des qualités de leur éloquence[2]. Lucien fut l'un de ces orateurs, même si Philostrate garde le silence à son sujet dans ses *Vies des sophistes*. Dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*, Lucien saisit l'occasion d'exposer ses idées sur le mélange des genres et de les mettre en pratique, ce qui lui permet d'esquisser son autoportrait en orateur et en écrivain.

1. Voir ainsi Christopher P. Jones, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge (Mass.) and London, Harvard University Press, 1986, p. 15 ; Neil Hopkinson, *Lucian. A Selection*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008, p. 19.

2. Voir ainsi Graham Anderson, « Patterns in Lucians' *Prolaliae* », *Philologus* 121, 1977, p. 313-315 ; Robert B. Branham, « Introducing a Sophist: Lucian's Prologues », *TAPhA* 115, 1985, p. 237-243 ; James S. Romm, 1990, « Wax, Stone, and Promethean Clay: Lucian as Plastic Artist », *ClAnt* 9, 1990, p. 74-98 ; Alberto Camerotto, *Le metamorfosi della parola. Studi sulla parodia in Luciano di Samosata*, Pisa e Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 1998, p. 87.

La théorie du mélange des genres

Il s'agit d'un texte bref — trois pages dans l'édition de Neil Hopkinson[3] — et qui se présente comme une réponse de Lucien à une phrase que lui a dite un de ses auditeurs. Lucien en examine les significations possibles. Peut-être cet homme a-t-il voulu dire qu'il faisait des ouvrages d'argile, comme Prométhée lorsqu'il avait créé les hommes, ou souligner par antiphrase son manque de sagesse et de discernement, προμήθεια. Il voulait peut-être aussi évoquer la légèreté et la fragilité de ses discours, par opposition à la solidité de ceux des avocats qui traitent d'affaires bien réelles et parlent de la vraie vie (§ 1-2). À moins qu'il n'ait souhaité souligner que la qualité principale des propos de Lucien était leur nouveauté. Dans ce cas, Lucien ne s'estime pas du tout satisfait, car la nouveauté, lorsqu'elle est dépourvue de grâce et de beauté n'est pas, à ses yeux, une qualité suffisante (§ 3). À l'appui de cette idée, Lucien raconte ensuite une anecdote (§ 4) : le roi Ptolémée I^{er} avait voulu, un jour, montrer à son peuple, pour le surprendre et le distraire, deux créatures extraordinaires, un chameau tout noir et un homme noir et blanc. Le chameau épouvanta les spectateurs et l'homme encore plus en suscitant leurs moqueries ou leur dégoût. Lucien ne voudrait pas provoquer les mêmes réactions avec son mélange de dialogue et de comédie, car le mélange sans harmonie ne suffit pas, comme le montre l'exemple de l'hippocentaure. Mais il affirme qu'il peut exister aussi des mélanges harmonieux et beaux (§ 5). Il souligne que le dialogue et la comédie étaient, par leurs modalités et leur histoire, deux genres très différents. Il a pourtant eu l'audace de les réunir et de les mélanger (§ 6). Il craint d'avoir, en imitant l'audace de Prométhée, mêlé à la masculinité du dialogue la féminité de la comédie et d'être accusé d'avoir trompé son public en lui servant les os du rire comique cachés sous la graisse de la gravité philosophique. Mais, contrairement à Prométhée qui avait dérobé le feu aux dieux pour le donner aux hommes, il n'a rien volé à personne, à moins qu'il n'ait eu, à son insu, un prédécesseur. De toute façon, il est trop tard, il ne peut que rester fidèle à son choix, « car, à la vérité, changer d'avis est bon pour Épiméthée, pas pour Prométhée » (§ 7). Cette conclusion où Lucien joue sur les noms des deux Titans, dont l'un est censé incarner la sottise et l'autre l'intelligence et la prévoyance,

3. N. Hopkinson, *Lucian...*, p. 21-23. Je cite et je traduis le texte de cette édition.

illustre bien le ton humoristique de l'ensemble du texte, où Lucien déploie avec entrain sa vivacité et son inventivité coutumières. Mais cet enjouement ne l'empêche pas de parler d'un sujet sérieux.

Lucien parle de son art, et d'abord de son art d'orateur. On a parfois voulu étendre son propos à l'ensemble de son œuvre et traduire le titre de son texte par « À celui qui a dit : 'Tu es un Prométhée littéraire'» , « *a literary Prometheus* », pour reprendre la traduction de N. Hopkinson[4]. Mais, même si son propos peut être étendu au domaine littéraire, Lucien répond en orateur à la remarque de son auditeur — qui est aussi un orateur, un avocat familier des tribunaux, et qui voulait lui parler de ses discours, comme un professionnel de la parole s'adressant à un confrère. C'est pourquoi « Tu es un Prométhée dans tes discours » paraît une traduction plus appropriée. Lorsqu'il reconnaît la fragilité de ses propres discours, Lucien l'oppose à la solidité de ceux que prononcent les orateurs sérieux qui, comme son interlocuteur, mériteraient plus que lui qu'on les appelle des Prométhées :

> Pourtant, combien il serait plus juste que vous soyez comparés à Prométhée, vous qui gagnez du renom devant les tribunaux en plaidant des procès bien réels. En tout cas, elles sont vraiment vivantes et habitées du souffle de la vie vos œuvres, et leur chaleur est ardente. Ce pourrait être là aussi un trait de Prométhée, si vous ne différiez de lui sur un point, à savoir que vous ne créez rien avec de l'argile, mais que, pour la plupart d'entre vous, vos créations sont en or. Nous, en revanche, qui venons devant les foules et qui annonçons des prestations qui leur correspondent, nous produisons des simulacres et c'est l'argile, comme je le disais il y a un petit moment, qui constitue toute la matière de notre sculpture, tout comme pour les fabricants de figurines. Pour le reste, on n'y trouve ni mouvement ressemblant ni signe de vie, mais c'est une affaire de divertissement et d'amusement dépourvus de finalité. (§ 2)

Cette comparaison ne va pas sans ironie. On ne sait pas bien si Lucien parle de l'or massif dont seraient faits les discours des avocats, ou de celui qu'ils perçoivent pour les prononcer. Quant à la manière dont il minimise sa propre éloquence, elle n'est sans doute pas exempte de fausse modestie, mais elle lui permet aussi d'introduire le thème de la malléabilité de la matière qu'il traite, à savoir les genres littéraires qu'il peut donc modeler à sa guise et mélanger.

4. *Ibid.,* p. 109.

La théorie du mélange des genres n'apparaît pas immédiatement dans le texte comme si elle était son véritable sujet. Elle y intervient comme une sorte de conséquence secondaire d'une circonstance fortuite. Lucien la présente après avoir répondu à une interprétation possible de la phrase que son auditeur lui a adressée. Il pense que celui-ci a peut-être voulu le comparer à Prométhée pour souligner la nouveauté de ses discours. Lucien refuse ce genre d'éloge :

> Je ne serais pas du tout satisfait, si je devais passer pour avoir fait œuvre nouvelle et qu'on ne puisse citer d'ouvrage plus ancien que le mien et dont ce dernier soit le descendant. Au contraire, s'il ne semblait pas doué de grâce, j'en aurais honte, sache-le bien, et je le piétinerais pour le détruire, et sa nouveauté ne lui servirait pas, en tout cas pour ce qui me concerne, à éviter d'être écrasé s'il est dépourvu de beauté. (§ 3)

Lucien rejette deux idées qu'impliquerait à ses yeux l'allégation de nouveauté. D'abord, il ne veut pas que son œuvre soit sans lien avec le passé. Ensuite, il ne croit pas que la nouveauté puisse pallier l'absence de la beauté. Faut-il comprendre que la beauté d'une œuvre dépend de sa filiation avec des œuvres anciennes ? Lucien le pense certainement, mais ne développe pas cette idée. Il préfère insister sur la beauté elle-même dont il fait la condition indispensable à la réussite d'une œuvre. Il s'interroge, ensuite, sur la possibilité d'atteindre la beauté au moyen du mélange des genres :

> Le fait d'être constitué des deux plus beaux éléments, du dialogue et de la comédie, cela non plus ne suffit pas pour produire la beauté de la forme, à moins que le mélange ne soit harmonieux et bien proportionné. Il est possible, en tout cas, que la combinaison de deux beaux éléments soit bizarre, comme le montre cet exemple, le plus évident, l'hippocentaure. Car tu ne saurais prétendre que cet animal est charmant, au contraire il est même extrêmement violent, s'il faut en croire les peintres qui représentent leurs débordements d'ivrognes et leurs massacres. Alors ? Ne serait-il pas possible, en sens inverse, qu'une œuvre composée des deux meilleurs éléments soit belle, comme l'association du vin et du miel est délectable au plus haut point ? J'affirme que oui pour ma part. Cependant, pour ce qui concerne mes œuvres, je ne peux soutenir qu'il en est ainsi. Je crains, au contraire, que leur mélange n'ait complètement détruit la beauté de chacun des deux éléments. (§ 5)

Lucien ne dit ni dans quel texte ni pour quelle raison il a mélangé la comédie et le dialogue. C'est un fait qu'il constate et qu'il tient pour bien connu du lecteur. Il le prend pour point de départ d'une réflexion esthétique. Il ne considère pas que le mélange des genres soit une garantie de beauté. Il cite l'exemple de l'hippocentaure qui démontre le contraire. C'est un animal fabuleux, mi-homme mi-cheval, dont il parle à plusieurs reprises dans ses œuvres. Dans *La Double Accusation ou Les Tribunaux* (§ 33), le Dialogue (personnifié) accuse Lucien de lui avoir fait quitter le ciel des idées pour le ramener sur la terre et le mélanger à la raillerie, à la philosophie cynique et à la comédie. Il l'a ainsi dénaturé et obtenu un résultat déplorable que le Dialogue décrit ainsi :

> Le plus absurde dans tout cela, c'est que je suis constitué d'un mélange contre nature, je ne marche ni à pied ni à cheval sur le mètre. Tel un hippocentaure, je passe aux yeux de l'auditoire pour une apparition composite et étrange[5]. (§ 33)

Il considère donc l'hippocentaure comme une créature extravagante issue d'un mélange contre nature. C'est aussi à cette créature que Philosophie se réfère dans *Les Fugitifs* (§ 10) pour décrire l'engeance composite des sophistes. Lucien reprend la même idée pour répondre à l'homme qui l'a qualifié de Prométhée. Il cite l'hippocentaure comme l'exemple même d'un mélange raté. Il l'accable en passant, d'ailleurs, du terrain de l'esthétique à celui de la morale pour dénoncer sa violence et son ivrognerie. Comme il considère ces travers comme bien connus, il ne précise pas dans quelles circonstances ils se sont manifestés. On ne sait pas s'il pense au combat des Centaures contre les Lapithes lors des noces de Pirithoüs et d'Hippodamie[6], ou à la rixe qu'ils provoquèrent dans la maison de Pholos pendant la visite d'Héraclès et dont parlent[7] Théocrite (VII, 148-150), Apollodore (II, 5, 4) et Diodore (IV, 12, 8). Quoi qu'il en soit, après avoir ainsi fustigé le centaure, Lucien affirme pourtant que la beauté peut résulter du mélange harmonieux des deux meilleurs éléments. Mais il écarte aussitôt toute interprétation optimiste

5. Je cite la traduction de Jacques Bompaire, *Lucien. Œuvres. Opuscules 26-29*, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

6. Voir les références dans N. Hopkinson, *Lucian...*, p. 116.

7. Voir Richard Hunter, *Theocritus. A Selection*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 197.

de cette affirmation en déclarant craindre que ce ne soit pas le cas dans ses propres œuvres. Il y a mêlé le dialogue à la comédie, deux genres dont il souligne ensuite l'éloignement et les différences peu propices à leur mélange (§ 6). Il revendique de les avoir mélangés sans rien voler à personne, puisqu'il ne se connaît aucun devancier (§ 7). Mais s'il n'est pas sûr du résultat, il est trop tard pour qu'il revienne en arrière : « Mais que pourrais-je faire ? Le fait est que je dois m'en tenir à ce que j'ai choisi une fois pour toutes. » (§ 7)

Ce raisonnement heurté où chaque phrase voit sa portée aussitôt contestée ou limitée par celle qui la suit dénote un état d'esprit inquiet. Lucien n'est pas sûr de lui. *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »* n'est donc pas un exercice d'autosatisfaction naïve et superficielle. C'est un texte parcouru de tensions multiples[8] et tissé de contradictions. Lucien reçoit un compliment, mais doute de sa sincérité et de sa valeur. Il ne considère pas la nouveauté comme une qualité suffisante, mais affirme que ce qu'il a fait est sans précédent. Il choisit la beauté pour critère et pour but, mais il n'est pas certain de l'avoir atteinte. Il se livre à haute voix à une réflexion placée sous le signe de l'incertitude et de la complexité et qui paraît, dans ce texte, beaucoup plus avancée que dans un autre prologue, *Zeuxis ou Antiochos*, dont le point de départ est pourtant identique.

Lucien y raconte, en effet, qu'après l'une de ses prestations oratoires, δείξας τὸν λόγον (§ 1), ses auditeurs l'ont acclamé pour la nouveauté de ses discours et qu'il en a conçu beaucoup de dépit : « leur louange me chagrina beaucoup », οὐ μετρίως ἠνία ὁ ἔπαινος αὐτῶν (§ 2). Il aurait préféré qu'on loue le bon choix de ses mots et la beauté de leur agencement conforme aux règles anciennes, sa vivacité, son inventivité, sa grâce, son harmonie, son art, autant de qualités qu'il croyait posséder. Il ne concevait la nouveauté que comme un complément à ces qualités qu'il jugeait bien plus importantes, mais il se trompait. C'est elle seule que le public applaudissait (§ 1-2). Lucien raconte alors l'anecdote de Zeuxis qui fit retirer d'une exposition l'un de ses tableaux représentant un hippocentaure femelle, parce que le public ne voyait que la nouveauté de son sujet et ignorait l'art qui s'y manifestait (§ 3-7). Il relate ensuite comment le roi Antiochos Sôter pleura d'avoir gagné une bataille grâce à la surprise et au désordre créés par

8. Voir J. S. Romm, « Wax, Stone, and Promethean Clay… ».

ses éléphants dans les rangs de ses ennemis (§ 8-11). Il conclut en souhaitant que son succès ne ressemble pas à celui de ce roi et en niant que le travail artistique de Zeuxis soit inutile, car on trouve toujours de vrais connaisseurs, comme ceux à qui il est en train de parler (§ 12). Ce prologue présente des points communs avec *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours*. » Lucien réfléchit et répond à des éloges qu'il a reçus et qui lui donnent plus d'inquiétude que de plaisir. Il parle aussi de l'hippocentaure dont la représentation qu'en donne Zeuxis est reçue par les spectateurs de son tableau comme un nouveauté sensationnelle. Cette perception erronée entraîne le retrait du tableau, mais celui-ci fait l'objet d'une longue description où Lucien met en valeur ses qualités sans faire la moindre remarque critique sur l'animal lui-même. Enfin, Lucien raconte encore une anecdote relative à un souverain hellénistique. Il regrette, comme Zeuxis, de devoir son succès à la nouveauté de ses discours. Mais ce regret ne débouche pas sur une théorie esthétique. Il s'accompagne simplement d'une énumération des qualités d'écrivain que Lucien croit posséder. Dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*, Lucien ne répète donc pas simplement ce qu'il a dit dans *Zeuxis ou Antiochos.* Il approfondit et élargit sa réflexion sur le même sujet. On peut donc penser que *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »* est postérieur à *Zeuxis ou Antiochos.* C'est un texte plus riche où l'on voit progresser la pensée de Lucien. Il y assume le choix audacieux qu'il a fait, celui du mélange des genres, tout en soulignant son caractère problématique. On y trouve une profession de foi esthétique, ainsi que sa mise en œuvre.

La mise en pratique du mélange des genres

Dans *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »*, le dialogue voisine, en effet, avec la comédie. Lucien répond d'abord à celui qui l'a qualifié de Prométhée. Procédant à une sorte de démultiplication hypothétique de cette affirmation, il réplique successivement à chaque idée que cet homme a pu vouloir exprimer en la proférant (§ 1-2). Ensuite, à partir du troisième paragraphe, il fait intervenir un autre interlocuteur qui est fictif et dont il imagine qu'il pourrait lui révéler la véritable signification de la remarque que lui a faite le premier intervenant :

> En vérité, pourrait dire quelqu'un d'autre cherchant une excuse, ce n'est pas pour ces raisons-là qu'il t'a comparé à Prométhée, mais parce qu'il voulait louer l'innovation que tu as réalisée […]. (§ 3)

C'est alors à cet autre interlocuteur que Lucien répond, même s'il communique sa réponse au premier :

> Il pourrait dire cela, cherchant à interpréter dans le sens le plus favorable la formule qu'on a prononcée, et peut-être que c'était le sens de ce qu'on m'a dit. Mais je n'en serais pas du tout satisfait […] sache-le bien. (§ 3)

Lucien revient ensuite vers son premier interlocuteur qu'il interpelle au sujet de l'hippocentaure (§ 5), puis qu'il met au défi de trouver dans ses œuvres la moindre trace de vol (§ 7). Il y a donc dans ce prologue un dialogue entamé au début avec un interlocuteur réel et repris à la fin, après qu'il a été interrompu par un autre dialogue avec un interlocuteur fictif. Dans cet agencement relativement complexe, on se rend compte que Lucien traite le dialogue comme un genre plastique et propice à des variations structurelles, un genre où l'imagination peut jouer un rôle, tout comme la réalité. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'il le décrit lorsqu'il veut souligner à quel point le dialogue était éloigné de la comédie :

> Il avait lieu à la maison, dans la solitude, en privé, ou bien c'est dans les promenades couvertes, avec un petit nombre de gens, qu'il se consacrait à ses entretiens […]. Le dialogue, quant à lui, donnait le plus grand sérieux à ses rencontres, philosophant sur la nature et la vertu. (§ 6)

Lucien décrit le dialogue philosophique en des termes inspirés de Platon et de la tradition aristotélicienne des promenades savantes inaugurée dans les jardins du Lycée. Il paraît en avoir une conception élevée et en donne une image pleine de dignité et qui force le respect. Il assume pourtant de l'avoir modifiée de fond en comble en s'emparant du dialogue pour le manipuler, le modeler à sa façon et le mêler à la comédie.

À la différence de ce qu'on observe pour le dialogue, la description que Lucien donne de la comédie (§ 6) n'est pas en contradiction avec la manière dont il l'introduit dans le prologue. Lucien décrit la comédie classique athénienne telle que la pratiquait Aristophane :

> Quant à elle, se livrant à Dionysos, elle parlait au public du théâtre et jouait avec lui et le faisait rire et se moquait et marchait en cadence au son de la flûte, montée qu'elle était, en général, sur des anapestes. Souvent, elle raillait les protagonistes du dialogue en les traitant d'intellectuels et de bavards éthérés et de noms de ce genre. Et c'est là le seul choix de principe qu'elle avait fait, se moquer d'eux et déverser sur eux la liberté dionysiaque, en les montrant tantôt en train de marcher dans les airs et dans la compagnie des nuées, tantôt en train de mesurer des sauts de puces en prétendant tenir des discours subtils sur les phénomènes aériens. (§ 6)

Lucien souligne le caractère dionysiaque de la comédie, son élan vers le rire et la moquerie qu'il illustre ensuite en se référant aux *Nuées* d'Aristophane. C'est à cet esprit, à ce ton, à cette liberté dionysiaque qu'il entend rester fidèle dans son prologue. Mais il ne prend pas le dialogue philosophique ni ses protagonistes pour cibles. Il choisit pour sujet Prométhée et lui-même, puisqu'on l'a comparé à ce héros.

Il adopte le principe de la fragmentation comique propice à la multiplication des traits. Si, pour répondre à celui qui l'a qualifié de Prométhée, il se livrait à une comparaison méthodique de son cas et de celui du Titan, il ne serait pas drôle. Il décide donc de disperser la légende de Prométhée en une multitude de fragments qu'il livre en désordre, mais toujours dans la perspective d'une comparaison avec lui. À elle seule, cette perspective est comique par la disproportion qu'elle implique, puisqu'elle associe un homme ordinaire du IIe siècle de notre ère à une figure divine de la mythologie qui, par nature, ne peut rien avoir de commun avec lui. Lucien entend tirer parti des potentialités comiques de ce tandem étrange. Le voici donc qui relève des points communs et des rapprochements possibles entre Prométhée et lui. Il se présente en orateur qui modèle des discours d'argile, fragiles et faciles à casser, comme Prométhée avait, selon une légende ancienne ignorée par Hésiode, modelé les hommes avec de l'argile. Il se demande ensuite « quelle est la sagesse extraordinaire et le discernement », προμήθεια, « contenus dans ses écrits » (§ 1), et il n'y trouve rien de tel. Il ne se prend donc pas pour Prométhée. Il préfère se comparer à Cléon dont un poète comique inconnu de nous avait dit : Κλέων Προμηθεύς ἐστι μετὰ τὰ πράγματα, « Cléon est un Prométhée dont les prévisions viennent après les événements. » (§ 2)

Lucien s'applique donc à lui-même une formule qui visait Cléon. Elle repose sur l'opposition entre les trois premières lettres du nom

de Prométhée, qui expriment l'antériorité, et la préposition μετά qui signifie après. Elle prélude à la phrase finale du prologue où l'on retrouve une opposition analogue entre les trois premières lettres du nom de Prométhée et celles du nom d'Épiméthée. En outre, la mention de Cléon, démagogue décrié par Thucydide et par Aristophane, est en phase avec les mots de Lucien qui vient de se décrire comme venant « devant les foules », ἐς τὰ πλήθη (§ 2). Lucien rappelle ensuite que les Athéniens traitaient justement de « Prométhées » les potiers qui faisaient cuire leurs ouvrages dans des fours. En ce sens, le nom de Prométhée lui semble approprié au type de modelage oratoire qu'il pratique. En revanche, il le refuse si on veut l'utiliser pour le désigner comme un créateur novateur et pour qui la beauté serait secondaire. Il affirme même que, s'il adoptait une autre attitude, il mériterait d'être déchiré par seize vautours. Cette hyperbole burlesque plaît à Lucien au point qu'il l'emploie aussi dans les *Dialogues des dieux* (§ 1) et dans le *Prométhée* (§ 20). Elle renvoie, bien sûr, au supplice de Prométhée dont le foie, selon Hésiode (*Théogonie*, 521-525) et Apollonios de Rhodes (*Argonautiques* II, 1246-1259), était dévoré par un seul aigle. Et Lucien revient à Prométhée à la fin du texte (§ 7) pour souligner encore deux points communs et une différence qu'il a avec lui. D'abord, il craint d'avoir, comme lui, mélangé le masculin, le dialogue, et le féminin, la comédie. C'est une interprétation approximative de la légende selon laquelle Zeus créa la femme et l'introduisit parmi les hommes pour les punir, après que Prométhée leur eut donné le feu qu'il avait volé aux dieux. Ensuite, dans une phrase qui comporte une lacune, il semble suggérer qu'il trompe peut-être ses auditeurs en leur servant lui aussi des os cachés sous de la graisse, à savoir « le rire comique dissimulé sous la gravité philosophique », comme Prométhée l'avait fait pour Zeus selon le récit d'Hésiode (*Théogonie,* 535-564). Mais aussitôt après, il nie avoir volé quoi que ce soit, à la différence de Prométhée, le voleur de feu.

Lucien exploite donc les multiples facettes de la légende de Prométhée avec une très grande liberté. Il utilise aussi bien celles qu'on trouve chez Hésiode que celles que le poète a ignorées. Et il les traite sans révérence particulière, comme le montre, entre autres, la plaisanterie sur les seize vautours, et en les rapprochant de son propre cas. La plupart du temps, il ne se ménage pas lui-même, en soulignant la fragilité de ses discours, en leur déniant tout contenu sérieux, en se comparant à un démagogue dépourvu

de discernement et en avouant des fautes qu'il craint d'avoir commises. Il se prend donc lui-même pour cible, ce qui est la définition même de l'humour et le rapproche des personnages d'Aristophane qui sont souvent à la fois les agents et les cibles de la comédie. Mais ce traitement comique qu'il se réserve a aussi une autre face.

Un autoportrait de l'écrivain : Lucien sur le devant de la scène

Tout en ne se ménageant pas, Lucien ne quitte pas le devant de la scène. Il l'occupe depuis le début, puisque c'est à lui qu'on a adressé la phrase qui sert de point de départ au prologue. Il prend le temps d'y répondre en réfléchissant aux significations qu'il peut lui trouver. Mais ensuite, lorsqu'il en vient au mélange des genres, il ne s'efface pas pour donner à son propos le caractère impersonnel et objectif qu'on pourrait attendre d'une théorie esthétique. Il expose sa théorie de son propre point de vue et ne le laisse pas oublier. Il craint que son cas, τοὐμόν, ne ressemble à celui du chameau de Ptolémée. Il affirme, φημὶ ἔγωγε, qu'un mélange réussi de deux éléments différents est possible (§ 5) et revendique ensuite d'avoir tenté en personne d'en faire un avec le dialogue et la comédie :

> Pourtant, nous avons osé, nous (ἐτολμήσαμεν ἡμεῖς), rassembler et réunir ces éléments qui avaient entre eux ces relations-là, qui ne se laissaient pas du tout faire et qui ne supportaient pas facilement qu'on les réunisse. (§ 6)

La théorie du mélange des genres n'est donc pas séparable de sa mise en pratique par Lucien lui-même. C'est une théorie subjective au sens où elle n'existe pas sans son auteur et sans ses tentatives qu'elle sert à expliquer et à justifier. Les doutes que Lucien exprime sur les résultats qu'il a pu et qu'il pourra obtenir ne concernent pas l'entreprise même dans laquelle il s'est lancé. Elle constitue l'élément certain de son discours. Lucien a conçu le mélange des genres, il s'interroge sur ses conséquences, mais il l'a réalisé et il ne se connaît pas de prédécesseur dans ce domaine (§ 7). Il y a là un choix et un fait irréversibles. Ils font partie de la vie de Lucien.

On peut donc lire *À celui qui a dit : « Tu es un Prométhée dans tes discours »* comme un fragment autobiographique de Lucien. Il n'y

raconte pas sa vie personnelle, mais sa vie d'artiste. La remarque qu'on lui a faite devient pour lui l'occasion de faire le point sur son œuvre. Lucien explique ce qu'il fabrique. Ce sont des ouvrages hybrides où la comédie vient se mêler au dialogue. Pour réussir ce mélange, Lucien ne donne pas de recettes. Il ne se présente pas non plus comme un modèle à suivre, mais il désigne et revendique le mélange des genres comme un but qu'il s'est fixé personnellement, malgré les risques d'un tel pari. Et il se met en devoir de l'atteindre.

***

À celui qui a dit: « Tu es un Prométhée dans tes discours » contient donc à la fois une théorie du mélange des genres et sa mise en pratique. L'une et l'autre sont inséparables du personnage de Lucien, orateur et auteur, un personnage à la fois lucide et intrépide dont Lucien lui-même esquisse le portrait avec soin. On pourrait retrouver une démarche analogue dans d'autres prologues et dans d'autres textes de Lucien. Elle indique à la fois les limites et la singularité d'une œuvre qui ne vise pas à l'universalité parce qu'elle est intensément habitée par la présence de son auteur.